

A N N A L E S  
**BRETAGNE**  
PAYS DE L'OUEST

## **Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest**

Anjou. Maine. Poitou-Charente. Touraine

**112-3 | 2005**

**Varia**

---

# Trévé et la Vera Cruz : Les horizons d'un marchand de toiles de Bretagne centrale au XVIII<sup>e</sup> siècle

Yann Lagadec

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1124>

DOI : 10.4000/abpo.1124

ISBN : 978-2-7535-1499-7

ISSN : 2108-6443

### **Éditeur**

Presses universitaires de Rennes

### **Édition imprimée**

Date de publication : 20 septembre 2005

Pagination : 127-142

ISBN : 978-2-7535-0201-7

ISSN : 0399-0826

### **Référence électronique**

Yann Lagadec, « Trévé et la Vera Cruz : Les horizons d'un marchand de toiles de Bretagne centrale au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 112-3 | 2005, mis en ligne le 20 septembre 2007, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1124> ; DOI : 10.4000/abpo.1124

---

# Trévé et la Vera Cruz : Les horizons d'un marchand de toiles de Bretagne centrale au XVIII<sup>e</sup> siècle

Yann LAGADEC

Maître de conférences en histoire moderne  
CRHISCO – Université Rennes 2 Haute-Bretagne

« Comme cette province est dans un acul [...], cela entretient la rudesse, la fainéantise et l'ivrognerie chez les Bretons. Ils étouffent ainsi les avantages qu'ils ont de la nature : quoique dépayés parmi les autres nations, ils deviennent capables et fort intelligents [mais] ils perdent cette lumière chez eux et s'y rendent comme des bêtes<sup>1</sup>. »

Les poncifs sur la Bretagne, insistant d'une part sur le caractère périphérique de la province, d'autre part sur son enclavement et les conséquences de ces deux dimensions sur le comportement de ses habitants sont si largement développés dans les écrits des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> ou XIX<sup>e</sup> siècles qu'il n'est guère besoin ici d'y insister. Les réalités sont, bien évidemment, plus complexes : l'Armor n'est pas l'Argoat, Nantes n'est pas Rennes, tel port n'est pas telle paroisse rurale des monts d'Arrée ou du Mené. Au-delà même cependant de la diversité intrinsèque de chaque espace, les questions de l'enclavement, de l'isolement de la Bretagne, et plus encore de la Bretagne centrale, doivent être posées. La paroisse de Trévé offre, de ce point de vue, un cadre particulièrement propice à la réflexion.

Pourquoi Trévé ? Ce choix s'explique par plusieurs raisons. La première tient à la richesse des sources laissées par une famille de marchands de toiles *bretagnes* des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, les Moisan et leurs alliés : correspondance, livres de comptes, journal, actes notariés divers permettent d'entrer de plain-pied dans l'univers négociant rural, tout particulièrement celui de Pierre-Anne (1740-1816), marchand important à l'échelle de sa paroisse, de second rang cependant à celle de la manufacture des toiles *bretagnes*<sup>2</sup>. L'importance des sources conservées n'explique pas tout pour-

---

1. BABIN, 1663, cité par CROIX, Alain, *La Bretagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. La vie, la mort, la foi*, Paris, Maloine, 1981, tome I, 4<sup>e</sup> de couverture.

2. Les archives privées de la famille Moisan ont déjà donné lieu à plusieurs études, notamment, chronologiquement, de LAGADEC, Yann, *Pouvoir et religion au village. La vie*

tant : on aurait pu en trouver de semblables, de plus riches même, chez certains marchands de Quintin. Mais, à une quarantaine de kilomètres de Saint-Brieuc, à une vingtaine au sud de Quintin, Trévé me semble représenter une sorte de paragon de l'image d'une Bretagne centrale éloignée de tout, délaissée, crottée à l'excès.

En cela, l'association de cette paroisse – Trévé – et de ce personnage – Pierre-Anne Moisan – permet de s'interroger sur les rapports des gens de l'Ouest et du monde, mais aussi, de manière plus générale, de s'intéresser aux questions de l'ouverture de la Bretagne centrale et, au-delà, de l'Ouest bocager.

### Un notable enraciné dans sa paroisse

Pierre-Anne Moisan apparaît, avant tout, comme un notable enraciné dans sa paroisse devenue commune en 1790. Il y est né tout d'abord, en 1740, comme son père avant lui, comme ses enfants après lui, même si l'implantation de sa famille semble assez récente. Elle date probablement des premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle et de son grand-père paternel, laboureur et marchand de toiles, originaire de Gausson, une dizaine de kilomètres au nord. À de rares exceptions près, les épouses choisies par les Moisan dans le milieu des marchands de toiles sont, elles aussi, caractérisées par ces origines locales : Allineuc, pour son arrière grand-mère, Loudéac pour sa grand-mère, La Motte pour sa propre épouse, paroisses limitrophes de Trévé dans ces deux derniers cas<sup>3</sup>.

Né à Trévé, Pierre-Anne Moisan y passe la plus grande partie de son temps, y traite la plus grande partie de ses affaires. On y trouve la presque totalité de ses propriétés foncières : 13 à 14 ha autour de la Ville-aux-Veneurs en Trévé, où son père a fait bâtir un manoir dans les années 1760, 26 ha répartis entre plusieurs *tenues* dans la même paroisse, quelques autres non loin, en Loudéac cependant. De la même manière, l'apprêt des toiles achetées aux tisserands sur les marchés de Loudéac et d'Uzel prin-

---

*paroissiale à Loudéac, Cadéac, Trévé et Saint-Caradec au XVIII<sup>e</sup> siècle (vers 1680-1790)*, Mémoire de maîtrise, dact., Rennes 2, 1991, f° 257 et 148, ANGER, Sylvie, *Sébastien Moisan, bourgeois du pays de Loudéac au XVIII<sup>e</sup> siècle. Vivre à Trévé au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Mémoire de maîtrise, dact., Rennes 2, 1993, f° 157, enfin MARTIN, Jean, *Toiles de Bretagne. La manufacture de Quintin, Uzel et Loudéac (1670-1830)*, Rennes, PUR, 1998, 371 p. Ces riches archives, initialement conservées au manoir de la Ville-aux-Veneurs à Trévé (désormais APVV), ont été partiellement versées il y a quelques années aux Archives départementales des Côtes d'Armor et cotées 129 J. J'ai cependant choisi de ne pas renvoyer systématiquement aux cotes de cette sous-série, certains documents n'ayant pas été déposés et n'ayant été consultés que dans leur lieu de conservation original.

3. Sans être aussi autocentrée que d'autres familles de marchands de toiles, tels les Glais-Bizoin (cf. VERDIER, Nicolas, *De l'égalité territoriale à la loi sociale. Un député obstiné, Alexandre Glais-Bizoin, 1800-1877*, Boulogne-Billancourt, Comité pour l'Histoire de la Poste, 2003, 215 p.) ou les Viet, la famille Moisan présente certaines caractéristiques propres à ce milieu au XVIII<sup>e</sup> siècle, forte homogamie et choix des parrains dans le milieu des marchands de toiles par exemple.

cipalement, ou directement auprès de certains d'entre eux, à Trévé notamment, est confié à une soixantaine de blanchisseurs, répartis sur 9 paroisses des environs; la plupart d'entre eux habitent cependant Trévé (11) et Saint-Caradec (21)<sup>4</sup>. Enfin, son insertion locale se traduit par l'exercice de diverses charges au profit de la communauté : comme son grand-père Pierre en 1711, comme son père Sébastien à la fin des années 1730, Pierre-Anne Moisan occupe pendant une année la charge de trésorier de la fabrique de Trévé, en 1767. En 1768, il devient délibérant, c'est-à-dire membre du corps politique du général de la paroisse. Au-delà de cette promotion particulièrement rapide, son statut social et ses compétences lui valent une implication régulière dans les affaires les plus délicates : achats importants pour la fabrique, vérification des comptes de ses successeurs, rôle d'intermédiaire entre le général et la famille de Cornulier, les seigneurs de la paroisse, ou avec le chapitre de Saint-Brieuc, décimateur en charge de l'entretien d'une partie de l'église<sup>5</sup>. En avril 1789, presque logiquement serait-on tenté de dire, Pierre-Anne Moisan représente Trévé à Ploërmel, chef-lieu de la sénéchaussée, lors de l'élection des députés aux États Généraux avant d'être élu premier maire de la commune le 31 janvier 1790.

Ce qui pourrait apparaître comme un « repli » apparent sur un monde finalement assez restreint de la paroisse d'une part, d'autre part de l'aire d'attraction des deux marchés aux toiles les plus proches, ceux de Loudéac et d'Uzel, correspond finalement assez bien à l'image que l'on a de la Bretagne centrale au XVIII<sup>e</sup> siècle en général et, plus particulièrement, de ce que l'on sait de Trévé. Située sur la frontière linguistique que constituent les confins des diocèses de Saint-Brieuc et de Cornouaille, cette paroisse de 3000 habitants environ vers 1770/1780 est en effet une paroisse rurale comme bien d'autres. On n'y trouve guère de services particuliers, tout juste un notaire. Comme dans la plupart des paroisses des environs, il n'y a pas ici de chirurgien par exemple, alors que leur présence est courante dans les campagnes du diocèse de Rennes. Il n'y a pas non plus de foire, ni même de marché, pas de bureau du contrôle des actes, de relais de poste. Trévé n'est donc qu'un gros village, pas même un bourg, n'obtenant pas d'ailleurs le statut de chef-lieu de canton en 1790. Certes, la paroisse n'est qu'à 5 kilomètres de Loudéac. Le futur chef-lieu de district puis d'arrondissement n'a cependant pas le statut de ville avant la Révolution, simple gros bourg rural de quelque 5000 habitants en 1770, gros bourg que continue d'être la sous-préfecture tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle à en croire les voyageurs qui la traversent<sup>6</sup>.

---

4. MARTIN, Jean, *Toiles de Bretagne...*, *op. cit.*, p. 144-147.

5. Arch. dép. des Côtes-d'Armor, 20 G 665, Registre de délibérations du général de la paroisse de Trévé.

6. Dans une lettre de recommandation au ministre de l'Intérieur en date du 24 janvier 1873 qu'il rédige au profit de M. Déron, son chef de cabinet, pressenti pour prendre en charge la sous-préfecture de Loudéac, le préfet des Côtes-du-Nord décrit celle-ci comme « un poste peu envié où l'on sollicite généralement une faveur de ne pas être envoyé. La vie qu'on y mène est tellement monotone et tellement triste que je me serais fait un

Trévé – et, dans une large mesure, sa voisine Loudéac – apparaissent ainsi comme assez représentatives d'une Bretagne centrale isolée, et de ce fait méconnue, largement évitée et contournée par les voyageurs du temps. L'étude des trajets des voyageurs nous ayant laissé des récits de leurs pérégrinations bretonnes est de ce point de vue extrêmement révélatrice, quelles que soient d'ailleurs, au cours du temps, les évolutions des motivations de ces voyages, passant, pour faire simple, du contrôle et du savoir à la recherche de l'émotion<sup>7</sup>. Au XVII<sup>e</sup> siècle, seul Dubuisson s'aventure en Bretagne centrale; il ne dit rien cependant des zones rurales, ne s'intéressant qu'aux villes, aux *cités*, lieux de la *civilisation*, en l'occurrence Quintin, Pontivy et, dans une moindre mesure, Rohan<sup>8</sup> (Figure 1). Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les voyageurs s'en tiennent majoritairement encore à une Bretagne essentiellement littorale, celle de l'Armor plus que de l'Argoat. Même Arthur Young, dont on connaît pourtant les préoccupations agromomiques, est dans ce cas<sup>9</sup> (Figure 2). L'étude des principaux récits de voyage en Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle confirme cette image (Figure 3) : Stendhal et Flaubert, en 1839 et 1847, évitent soigneusement la Bretagne centrale, le premier se contentant de la traverser rapidement pour gagner Rennes, sur le chemin du retour<sup>10</sup>. Le Britannique Murray, dans son *Handbook for Travellers in France* daté de 1854, suggère un « tour idéal » essentiellement côtier, évitant même Rennes<sup>11</sup>. Quant à Napoléon III, si son voyage en Bretagne emprunte les routes du centre de la péninsule, la chose s'explique

---

scrupule de chercher à y envoyer M. Déron, s'il n'était essentiel pour lui d'entrer à tout prix dans une carrière où il a placé toutes ses espérances d'avenir » (Dossier du sous-préfet Henri Deron, Archives nationales, F1/bl/327). Une vingtaine d'années plus tard, la description d'ARDOUIN-DUMAZET, Victor-Eugène, *Voyage en France*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, tome V, 1896, 391 p., n'est guère plus positive : « Est-ce bien une ville, ce gros bourg d'aspect rural, dont les rues sont des routes bordées de maisons ? la sous-préfecture est presque en pleins champs ; des maisons basses, sans caractère, entourent une grosse église. Peu ou pas de magasins, le silence le plus absolu, à peine troublé par les omnibus d'hôtels aux heures des trois trains qui desservent la ligne dans chaque sens [...]. Voilà que sur moi pèse lourdement l'ennui de cette placide bourgade. Heureusement, un train va passer bientôt, je cours à la gare et me voici en route pour Pontivy. »

7. Sur ces questions, BERTHO, Catherine, « L'invention de la Bretagne : genèse sociale d'un stéréotype », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1980, n° 35, p. 45-62 et SALOMÉ, Karine, *Les îles bretonnes. Une image en construction (1750-1914)*, Rennes, PUR, 2003, 466 p.

8. DUBUISSON-AUBENAY, *Itinéraire en Bretagne (1636)*, Rennes, PUR, 2005, à paraître et CROIX, Alain, *La Bretagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles...*, op. cit., Maloine, p. 36.

9. PIGANOL DE LA FORCE, *Nouveau voyage de France, avec un itinéraire et des cartes faites exprès qui marquent exactement les routes qu'il faut suivre pour voyager dans toutes les provinces de ce royaume*, Paris, Legras, 1740, 2 vol., BOURDE DE LA ROGERIE, Henri, « Le voyage de Mignot de Montigny en Bretagne en 1752 », *MSHAB*, 1925, p. 225-301 et YOUNG, Arthur, *Voyages en France en 1787, 1788, 1789*, Paris, A. Colin, 1931, 493 p.

10. FLAUBERT, Gustave, *Par les champs et par les grèves*, Genève, Droz, 1987 [1848], 834 p. et STENDHAL, *Mémoires d'un touriste*, Paris, Le Divan, 1919, 483 p.

11. MURRAY, John, *A handbook for Travellers in France, being a guide to Normandy, Brittany, the Rivers Seine, Loire, Rhône and Garonne, the French Alps, Dauphiné, Provence and the Pyrénées, their Railways and Roads*, Londres, Murray, 1854, 575 p.

très largement par le caractère presque incontournable du détour par Napoléonville au lendemain de la Saint Napoléon 1858<sup>12</sup>.

Cet évitement de la Bretagne centrale est finalement d'autant plus étonnant que la plupart des voyageurs recherchent dans la région un dépaysement, une « primitivité » au moins relative que nombre de zones rurales n'offrent déjà plus au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. Cette primitivité – d'ailleurs contestée par certains<sup>14</sup> – se doit en quelque sorte d'être suffisamment civilisée pour accueillir les voyageurs, tant en ce qui concerne les moyens de transports que pour ce qui relève des conditions d'hébergement. Seuls ceux à la recherche d'une véritable « sauvagerie » se risquent finalement à l'intérieur de la péninsule (Figure 4) : ce sont notamment les chasseurs et les pêcheurs, tels Davies et Kemp<sup>15</sup>. Fortuné du Boisgobey et Adolphe Trollope constituent, de ce point de vue, des exceptions<sup>16</sup>. Il est vrai cependant qu'en associant la description de Loudéac à celle de superstitions telles que la possibilité d'avoir un pouvoir illimité sur quelqu'un pour peu qu'on en possède un dessin ressemblant, ou encore à celle des ossuaires, de leur « grand tas d'os desséchés » et des boîtes contenant « un crâne humain grimaçant », ce dernier fait de la Bretagne un autre monde<sup>17</sup>.

Au total, ce qui ressort de ces récits, c'est l'image finalement assez classique de « l'isolement un peu farouche [de l'Ouest] derrière des haies et des rangées d'arbres<sup>18</sup> », un isolement plus fort encore en ce qui concerne la Bretagne centrale, loin de la côte et des facilités de transport qu'elle offre. Sébastien Moisan, le père de Pierre-Anne, évoque lui-même dans une lettre adressée à un ami à la fin des années 1750 « le *païs* perdu de Loudéac » où le courrier n'arrive qu'avec difficulté<sup>19</sup>. L'attitude des autochtones aggraverait d'ailleurs encore la chose : ainsi, en 1843, dans leur *Dictionnaire historique et géographique de Bretagne*, les continuateurs d'Ogée mentionnaient l'anecdote alors récente du refus de la nouvelle route Loudéac/Saint-Méen

---

12. POULAIN-CORBION, J.-M., *Récit du voyage de Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice en Normandie et en Bretagne*, août 1858, Paris, Amyot, 1858, 272 p.

13. Sur ce point, LE DISEZ, Jean-Yves, *Etrange Bretagne. Récits de voyageurs britanniques en Bretagne (1830-1900)*, Rennes, PUR, 2002, 494 p. et BALCOU, J., « Les Bretons, ce sont nos Indiens », dans *Ouest et Romantisme. Actes du colloque d'Angers (6-9 décembre 1990)*, Angers, Presses universitaires d'Angers, 1991 t. 1, p. 43-52.

14. C'est le cas notamment de Mrs Bury Palliser, qui, dans son ouvrage *Brittany and its byways. Some accounts of its inhabitants and its antiquities*, Londres, J. Murray, 1869, 314 p. considère finalement la Bretagne comme bien plus ouverte et, implicitement, acculturée que ne peut l'être alors le Pays de Galles.

15. KEMP, John, *Shooting and fishing in Lower-Brittany*, Londres, Longman, 1859, 239 p. et DAVIES, Edward, *Wolfhunting and Wild-Sport in Lower-Brittany*, Londres, Chapman and Hall, 1875, 325 p.

16. BOISGOBEY, Fortuné du, *Voyage en Bretagne (1839)*, Rennes, Ouest-France, 2001, 288 p.

17. TROLLOPE, Adolphe, *Un été en Bretagne. Journal de voyage d'un Anglais en Bretagne (1839)*, Paris, Le Layeur, 2002, 418 p.

18. SIEGFRIED, André, *Tableau politique de la France de l'Ouest*, Paris, Imprimerie nationale, 1995, 636 p.

19. Arch. dép. des Côtes-d'Armor, 129 J non classé, Lettre de Sébastien Moisan, vers 1757-1760.

par les Loudéaciens<sup>20</sup>. Ils ne disaient rien cependant de l'argumentaire du général de la paroisse, suppliant le duc d'Aiguillon et l'intendant Le Bret « de vouloir bien ne pas ordonner l'ouverture d'une grande route de Loudéac à Saint-Main, ce chemin étant totalement inutile et n'y ayant aucun commerce entre l'une et l'autre de ces lieux<sup>21</sup> ». L'argument commercial est en effet ici fondamental, poussant d'ailleurs les mêmes Loudéaciens à accepter dans les mêmes années les travaux sur le grand chemin de Loudéac à Lamballe, élément de la liaison Lorient/Saint-Malo souhaitée par le même d'Aiguillon.

Ainsi, à y regarder de plus près, cet isolement demande à être largement nuancé, tant en ce qui concerne Trévé et la Bretagne centrale qu'en ce qui concerne Pierre-Anne Moisan, notre marchand de toiles.

### Un fait : des horizons atlantiques

L'analyse des papiers d'affaire de Pierre-Anne Moisan révèle en des horizons bien plus vastes que ceux de la seule paroisse de Trévé, aux limites dépassant très largement celles de la manufacture des toiles *bretagnes*.

Ces horizons s'ouvrent en effet aussi sur une large partie de la province, notamment sur ses ports. C'est vers Saint-Malo surtout que les regards du marchand de toiles se tournent. Il y écoule la plus grande partie de ses marchandises, 75 % environ. Là, il est en relation d'affaires avec les plus grandes familles négociantes, les Magon, les Savary père et fils, les Quintin ou encore les Surcouf, pour ne citer que ceux-là. Si ses affaires sont essentiellement malouines, il ne méconnaît pas pour autant les autres grands ports bretons. Nantes constitue ainsi le second débouché naturel de ses toiles, débouché peu à peu délaissé cependant après la banqueroute des sieurs Lormier et Beauvoir. Morlaix, Brest plus exceptionnellement voient aussi transiter des marchandises venues de Trévé<sup>22</sup>, Lorient n'apparaissant que du fait de la garantie offerte par la Compagnie des Indes sur les lettres de change accordées au marchand.

Par-delà ces ports bretons, c'est sur l'Océan que s'ouvrent les horizons de Pierre-Anne Moisan. Il connaît en effet la destination espagnole de ses toiles, Cadix fournissant le débouché essentiel aux toiles *bretagnes*. Et l'on vit ainsi, à la Ville-aux-Veneurs comme à Trévé dans une certaine mesure, en partie au rythme du port andalou. C'est par exemple de mai à août que se font de ce fait la plupart des expéditions vers Saint-Malo, afin que la marchandise puisse arriver en Espagne à temps, les envois se réduisant ensuite à quelques rares balles. Cette scansion annuelle du temps se double d'un

20. OGÉE, Jean-Baptiste, *Dictionnaire historique et géographique de Bretagne*, Rennes, Molliex, 2<sup>e</sup> éd., 1843, p. 530.

21. Arch. dép. des Côtes-d'Armor, 20 G 234, Registre de délibérations du général de la paroisse de Loudéac, délibération du 15 mai 1763.

22. Dans son livre de marque, il note, à la date du 29 octobre 1781, la vente « d'une balle de toile de troisième qualité à Julien Gloux de Tresvé à son fils à Brest embarqué comme écrivain sur l'escadre de monsieur de Guichen sortie de Brest du 10 x<sup>bre</sup> 1781 » ; Arch. dép. des Côtes-d'Armor, 129 AJ 52.



rythme plus global, lié à la conjoncture andalouse : les correspondants de Moisan y insistent à longueur de lettre, tel ce représentant de la maison malouine Magon, lui écrivant, en décembre 1789, que « la circonstance actuelle n'est pas des plus favorables » parce que « l'article [les toiles] est très abondant <sup>23</sup> ».

D'abord médiatisée, cette ouverture à la conjoncture espagnole se fait peu à peu plus directe. Il semble en effet qu'à partir de 1764 au plus tard, Pierre-Anne Moisan ait entretenu des relations constantes avec des maisons de commerce caditaines ou, plus exactement, avec des marchands français, malouins notamment, installés en Andalousie. À compter de cette date, les échanges de lettres et de marchandises entre Trévé et Cadix se font plus régulières : les Magon, Veillet-Dufrêche, Villart, Labadie, Böhl et autres envoient près d'une lettre par mois en moyenne d'après ce que laissent supposer les bribes de correspondance conservées dans les archives de Pierre-Anne Moisan <sup>24</sup>. C'est essentiellement dans le cadre de ces opérations, qui représentent de l'ordre de 20 % de ses activités marchandes selon J. Martin <sup>25</sup>, que le marchand de Trévé est conduit à manipuler des lettres de change de plusieurs milliers de livres parfois, émises à Cadix, lettres de change à tirer à 60 ou 90 jours à Lorient par l'intermédiaire de la Compagnie des Indes, à Paris, mais aussi Bordeaux ou Londres. C'est par l'intermédiaire de ces courtiers locaux aussi que les toiles de Moisan sont vendues aux Manuel de Rebueñas, Pedro Tuan, Gonzales Nandin, don Juan Domingo de La Torre, Alvares Montones, et autres Bailleras et C<sup>ie</sup> dont les patronymes peuplent cette correspondance.

Cette ouverture sur des horizons océaniques explique très largement la sensibilité du marchand de toiles de Trévé – mais aussi de ses confrères et, dans une très large mesure, de la population – aux questions internationales, qu'il s'agisse de la concurrence silésienne ou, plus encore, de l'impact des opérations guerrières, notamment des conflits opposant France et Grande-Bretagne, du fait de la suprématie anglaise sur mer. Le volume de ses affaires s'en ressent en effet, principalement lors de la Guerre d'Indépendance américaine : d'une centaine de balles par an vers 1775, ses ventes tombent à une trentaine en 1779 avant de cesser en 1781 et 1782 <sup>26</sup>. Guerre et paix sont un sujet d'inquiétude récurrent, dont regorgent les lettres échangées entre Pierre-Anne Moisan et ses correspondants en Espagne <sup>27</sup>, dont les délibérations de certains généraux de paroisses rurales

23. Arch. dép. des Côtes-d'Armor, 129 AJ 53, Lettre Magon du 15 décembre 1789.

24. Arch. dép. des Côtes-d'Armor, 129 AJ 53. Certaines correspondances semblent plus soutenues encore à en croire MARTIN, Jean, *Toiles de Bretagne...*, *op. cit.*, notamment celle entretenue par les Boschats, marchands de la modeste paroisse d'Allineuc, près d'Uzel, avec leurs correspondants en Espagne.

25. MARTIN, Jean, *Toiles de Bretagne...*, *op. cit.*, p. 180.

26. *Ibidem*, p. 177.

27. Ainsi, Magon écrit à Moisan en 1790 qu'« il est au reste sous-entendu que ces achats ne doivent avoir lieu qu'autant qu'il n'y aura point de guerre entre la France et l'Angleterre, car en ce cas vous devrez suspendre tout achat » ; Arch. dép. des Côtes-d'Armor, 129 AJ 53, lettre du 15 octobre 1790.



se font aussi l'écho à l'occasion. Cadix n'est cependant qu'un maillon d'une chaîne commerciale de bien plus grande ampleur.

Au-delà de Cadix en effet, l'horizon de Pierre-Anne Moisan est aussi et surtout sud-américain, et, en cela, atlantique. Une lettre, à elle seule, résume ce fait : celle reçue par Pierre-Anne Moisan en juillet 1764 de Sablonnière et C<sup>ie</sup>, à Cadix ; quelques semaines de battement permettent en effet de faire encore des affaires entre, d'une part, l'arrivée probable de la missive en Bretagne et, d'autre part, le départ des derniers navires de Morlaix ou Nantes pour Cadix avant que la flotte espagnole lève l'ancre pour le Nouveau Monde<sup>28</sup>. Dans ce courrier, dans lequel des négociants caditains offrent leurs services au marchand de Trévé, il est successivement question de la Vera Cruz, de Carthagène, de Buenos Aires, de Lima et de leurs besoins en toiles *bretagnes*. Les « expéditions pour nos Indes » d'une part, d'autre part les « expéditions du Sud », c'est-à-dire vers les Mers du Sud et le Chili ou le Pérou, sont au cœur des préoccupations des marchands bretons et espagnols qui vivent au rythme des ordres de la cour d'Espagne quant à l'escorte des vaisseaux de commerce vers l'Ouest, au rythme des départs de la flotte et du retour des bâtiments de l'Armada chargés de piastres<sup>29</sup>. Des horizons en rien comparables à ceux de la plupart des ruraux bretons donc.

Il semble pourtant que, pas une fois, Pierre-Anne Moisan, à l'instar de la plupart de ses homologues trévéens, de plus ou moins grande envergure, n'ait quitté la Bretagne. Son horizon n'est pas pour autant borné à la province, nous l'avons vu. Nouvelles de Cadix et du Nouveau Monde, relations de voyage et de fortunes de mer<sup>30</sup> font partie de son quotidien comme de celui de nombre de marchands de Trévé ou des environs : c'est ainsi un certain Jacques Sébastien Thomas, trésorier de la fabrique en 1773, qui aurait fourni à Sablonnière l'adresse du marchand de la Ville-aux-Veneurs.

Cet élargissement, par la seule pensée, des horizons se retrouve néanmoins pour une part dans le comportement, à Trévé, de Pierre-Anne Moisan.

### Un mode de vie révélateur de cette ouverture sur l'extérieur

Quelles conséquences ces vastes horizons, essentiellement mentaux cependant, ont-ils sur le mode de vie de Pierre-Anne Moisan ? Telle est la question à laquelle je souhaiterais répondre pour finir. Les traces en sont ténues, limitées à quelques indices.

28. Arch. dép. des Côtes-d'Armor, 129 J 53, Lettre de Sablonnière et C<sup>ie</sup>, 27 juillet 1764.

29. Arch. dép. des Côtes-d'Armor, 129 AJ 53, Lettres de Magon, 15 décembre 1789, et de La Valette, 9 juin 1772.

30. Dans une de ses lettres à Moisan écrite à Cadix en février 1791, Magon lui fait part des « nouvelles des tempêtes affreuses qui ont régné sur les côtes du Nord » au cours desquelles le navire transportant ses toiles « a essuyé la traversée la plus pénible, beaucoup d'avarie, concernant le navire et quelques-unes sur les bales chargées en dernier lieu dans son entrepont » ; Arch. dép. des Côtes d'Armor, 129 J 53, Lettre de Magon, 4 février 1791.

La bibliothèque dont il hérite de son père en 1779 laisse paraître une diversité de goûts, dont on n'apprécie cependant que difficilement les évolutions les plus récentes du fait du caractère ancien – 1743 – du seul document nous permettant de la saisir dans sa globalité<sup>31</sup>. Il reçoit logiquement de son père, avocat au Parlement, marchand de toiles à ses heures, tout une série de « *livres de judicature* », une trentaine au moins, coutumes, recueils d'arrêts ou d'ordonnances, etc. Les incontournables livres de dévotion laissent transparaître un intérêt certain pour les Jésuites<sup>32</sup>, intérêt qui ressort aussi d'une partie de la correspondance de son père avec madame de Cornulier, évoquant régulièrement, autour de 1763, « nos Pères portugais » et les « informations sur le Paraguay<sup>33</sup> ». Les Anciens sont eux aussi présents dans cette bibliothèque : César et Ovide côtoient ainsi Trajan ou Virgile. Les Modernes ne sont pas oubliés pour autant : le Boileau des *Pensées*, le Marmontel des *Comptes moraux* [*sic*] voisinent les *Mémoires* du duc d'Aiguillon, un *Dictionnaire Joubert*, un *Portrait des hommes illustres* et une *Grammaire françoise*. La bibliothèque respire cependant le classicisme et des horizons intellectuels assez limités, peu ouverte sur les modes du temps ou les préoccupations marchandes de Sébastien et Pierre-Anne Moisan, à quelques exceptions près : quelques romans tel un *Robinson* (de Defoe ?), des *Contes mogols*, *Le voyage autour du monde* de l'Italien « Genelli » ou la récente *Histoire de Bretagne* de Dom Lobineau (1707).

L'ouverture sur le monde de son temps est plutôt à rechercher du côté des multiples périodiques auxquels Pierre-Anne Moisan, tout comme son père avant lui, est abonné. Il reçoit ainsi à Trévé le *Journal de Verdun*, dont l'abonnement a été souscrit chez Vatar, dit La Science, libraire rue Royale à Rennes, mais aussi le *Courrier d'Avignon* et la *Gazette de France*. En une Bretagne rurale où l'étude de plus de 1 000 actes de baptêmes entre 1780 et 1788 révèle un taux de signature par les pères de 28 % seulement, la chose mérite d'être relevée<sup>34</sup>. Sans être totalement banale, la possession de telles bibliothèques par des marchands de toiles n'est pas exceptionnelle<sup>35</sup> ; il convient cependant de se demander si ces éléments reflètent une sensibilité particulière aux choses du monde, ou s'il s'agit, dans le cas de Pierre-Anne Moisan par exemple, du résultat des études qu'il a suivies au collège jésuite de Vannes et où il a, par exemple, appris à jouer du violon.

Des questions analogues se posent quant à son mode de vie. Certes, à la Ville-aux-Veneurs, l'on boit essentiellement du vin de Bordeaux, de Saint-émilion notamment, en un temps où ce type de breuvage est réservé aux élites sociales bretonnes, le vin d'Anjou semblant le plus communément

31. APVV, inventaire de la communauté de Sébastien Moisan et Anne Glénart, 1743.

32. L'inventaire mentionne par exemple les *Sermons* du père jésuite Ségau, ou les *Pensées et réflexions* du père jésuite Neveu.

33. APVV, lettre du 27 novembre 1763.

34. LAGADEC, Yann, *Pouvoir et religion au village...*, *op. cit.*, p. 99. L'étude concerne Trévé, paroisse pourtant pourvue d'une école charitable depuis les années 1740.

35. MARTIN, Jean, *Toiles de Bretagne...*, *op. cit.*, p. 248-249. On trouve, par exemple, l'*Encyclopédie* chez plusieurs marchands de la petite ville de Quintin.

consommé. Certes, dès le début des années 1740, on y consomme du café, comme le laisse entendre la présence d'un « *pety moulin à caffè* » et d'une « *caffetière* » dans l'inventaire de 1743, ou la mention d'achats de « *caffé moka* » dans le *Déal*, le livre de raison tenu par Sébastien puis Pierre-Anne Moisan<sup>36</sup>. Autre indice d'une relative ouverture à d'autres mondes méritant d'être relevé : la présence de toiles de coton qualifiées d'« *indiennes* » parmi les vêtements de la mère de Pierre-Anne, Anne Glénart, en 1743.

Tous ces indices restent ténus cependant, et leur signification réelle difficile à établir. D'une part, parce qu'ils se révèlent semble-t-il moins nombreux et moins « exotiques » que dans les milieux maritimes étudiés par A. Croix autour du Croisic, où la présence d'objets symbolisant une large ouverture sur le monde atlantique semble plus courante<sup>37</sup>. D'autre part, parce qu'il est difficile de savoir si la présence de ces objets à la Ville-aux-Veneurs est liée à la nature du commerce exercé par Pierre-Anne Moisan et à l'ouverture sur le monde qu'elle implique, ou si elle est liée, plus prosaïquement, à l'importance de ses revenus : il tire ainsi jusqu'à 13000 livres annuelles du commerce des toiles, payant 150 livres de capitation à la veille de la Révolution, une somme considérable dans les campagnes bretonnes du temps<sup>38</sup>.

Il n'en reste pas moins que ces habitudes et ses attitudes s'inscrivent dans un monde rural breton où la chose ne va sans doute pas de soi. Si café, indiennes, périodiques font partie de la vie de tout bourgeois rennais d'un certain rang, et, *a fortiori*, de tout bourgeois parisien se respectant et suivant de plus ou moins loin les dernières évolutions de la mode, il faut rappeler ici le cadre dans lequel se situe cette étude : une paroisse rurale de Bretagne centrale au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cette ouverture relative sur le monde trouve d'ailleurs en partie une traduction dans les édifices religieux des paroisses de la manufacture des toiles *bretagnes*, reconstruits pour une part non négligeable d'entre eux au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, lors de la période de plus grande prospérité de l'activité toilière. Passons sur la volonté d'être au goût du jour, dont les résultats ne sont pas toujours des plus heureux d'un point de vue artistique : le recours aux ingénieurs des États de Bretagne, comme à Loudéac dans les années 1750, plutôt qu'à des architectes, pour certains locaux, comme aux siècles précédents, ne produit pas que des chefs-d'œuvre. Il n'empêche : cela se combine parfois, comme pour cette même église de Loudéac, avec l'édification d'un maître-autel dont les colonnes de marbre viennent directement de Carrare et dont l'on organise le transport, par voie routière, sur

36. APVV, inventaire des biens de la communauté de Sébastien Moisan et Anne Glénart, 1743, et *Déal* de Sébastien et Pierre-Anne Moisan, art. 509.

37. CROIX, Alain, « Relations villes-campagnes et inventaires après-décès dans la France de l'Ouest (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) : le point sur une enquête », dans *Sociétés villageoises et rapports villes-campagnes au Québec et dans la France de l'Ouest (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Actes du colloque de Québec (1985), Trois-Rivières, UQTR, 1987, p. 141-150.

38. Arch. dép. des Côtes-d'Armor, C 42b, Rôles de capitation de Trévé, 1786-1789.

une cinquantaine de kilomètres, depuis le port du Légué à Saint-Brieuc<sup>39</sup>. Certes, une fois encore, la richesse relative des fabriques paroissiales des environs autorise ce genre d'« extravagances ». Elle l'autorise ; elle ne l'explique pas.

•

Au total, que conclure de tous ces éléments ? D'une part, me semble-t-il, que l'isolement est une donnée éminemment subjective, dont la réalité peut être particulièrement variable dans le temps. S'il est ainsi difficile de gagner Rennes depuis Trévé ou Loudéac, à défaut d'un grand chemin le permettant, se rendre de Trévé à Saint-Malo, même avec de lourdes charrettes chargées de balles de toiles, ne semble pas poser de problème majeur, non plus d'ailleurs que de faire venir jusqu'en Bretagne centrale du marbre italien, malgré l'absence de toute voie navigable.

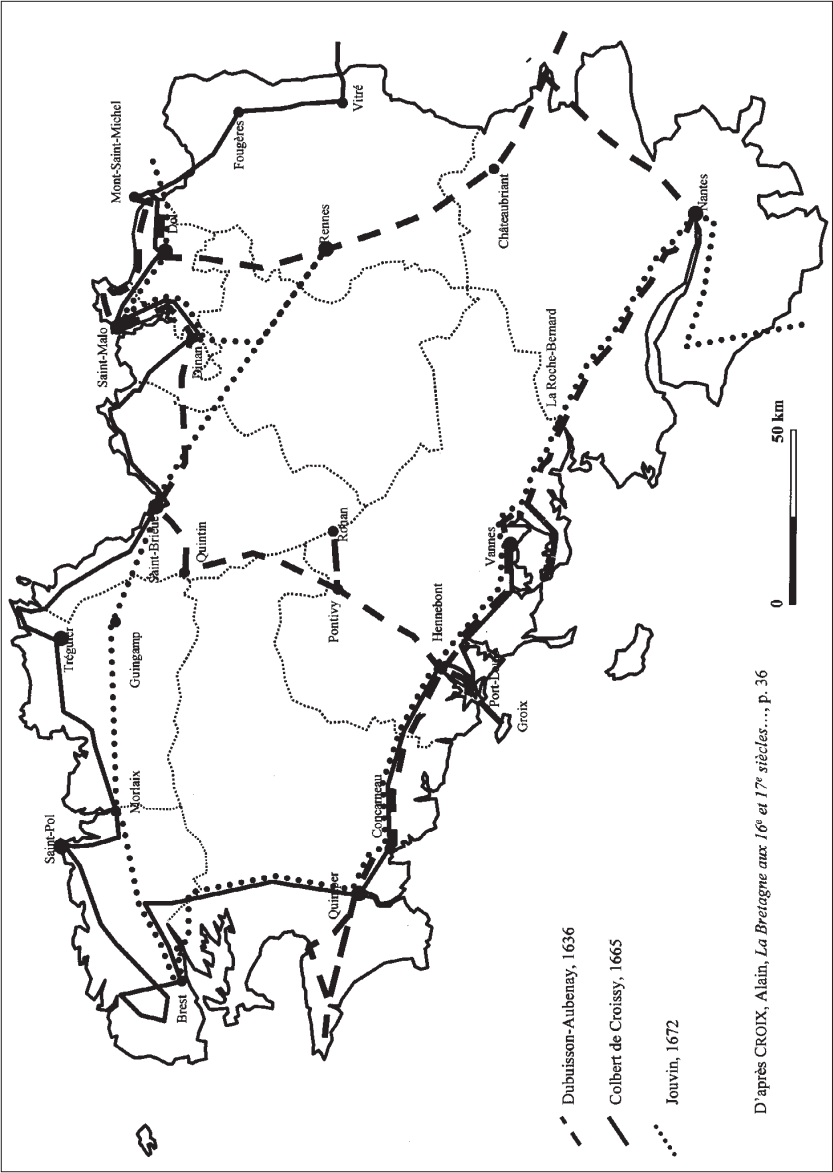
D'autre part, que si le retard agricole de la Bretagne centrale est certain, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle, conséquence à la fois du sous-investissement lié à l'activité toilière, plus rémunératrice, et à l'éloignement de la mer et de ses apports en sables calcaires et goémon dont profite la Bretagne littorale, que si le retard industriel l'est plus encore, la proto-industrialisation – qui n'en est donc pas une à proprement parler – ne débouchant sur aucune industrialisation, ces retards ne sont en aucun cas synonymes de refus du reste du monde, de repli hors du monde<sup>40</sup>. Une part difficile à apprécier mais probablement non négligeable des ruraux de Bretagne centrale du XVIII<sup>e</sup> siècle savent qu'ils s'inscrivent dans un monde dont les limites ne sont pas celles de la paroisse ou du diocèse, ni même de la province, mais dans un monde, au moins mental, qui s'étend jusqu'aux *Isles*, aux *Indes* et aux *Mers du Sud*.

De Trévé à la Vera Cruz, donc.

---

39. Arch. dép. des Côtes-d'Armor, 20 G 235, Registre de délibération du général de Loudéac, 1776, et LAGADEC, Yann, *Pouvoir et religion au village...*, op. cit., p. 163-164. Ces transports par la route de pondéreux à l'intérieur de la Bretagne ne se limitent pas aux seuls prestigieux matériaux nécessaires à la construction des édifices religieux ; les pierres ayant servi à bâtir le manoir de la Ville-aux-Veneurs viennent de Stival, à plus de 25 kilomètres, tandis que les ardoises qui le couvrent ont été extraites à Mûr, à une quinzaine de kilomètres.

40. En cela, le cas de Pierre-Anne Moisan et de Trévé me semble illustrer pleinement la nécessité qu'il y a à distinguer, lorsque l'on souhaite étudier l'ouverture du monde rural, l'enracinement et la mobilité d'une part, données essentiellement de nature démographique, d'autre part la capacité à s'intéresser à un ailleurs parfois vaste, à s'en laisser aussi influencer, même modestement. Le culturel prime ici sur le matériel, comme a pu le suggérer CROIX, Alain, « "L'ouverture des villages sur l'extérieur fut un fait éclatant dans l'ancienne France". Position de thèse », *HSR*, n° 11, 1999, p. 109-146. Les approches de DUPÂQUIER, Jacques, « Sédentarité et mobilité dans l'ancienne société rurale. Enracinement et ouverture : faut-il vraiment choisir ? », *HSR*, n° 18, 2002, p. 121-135 et de POUSSOU, Jean-Pierre, « L'enracinement est le caractère dominant de la société rurale française d'autrefois », *HES*, 2002, n° 1, p. 97-108, par trop strictement démographiques, ne me semblent pas fondamentalement remettre en cause cette vision.



**Figure 1 –  
Voyages dans la  
Bretagne du  
XVII<sup>e</sup> siècle**

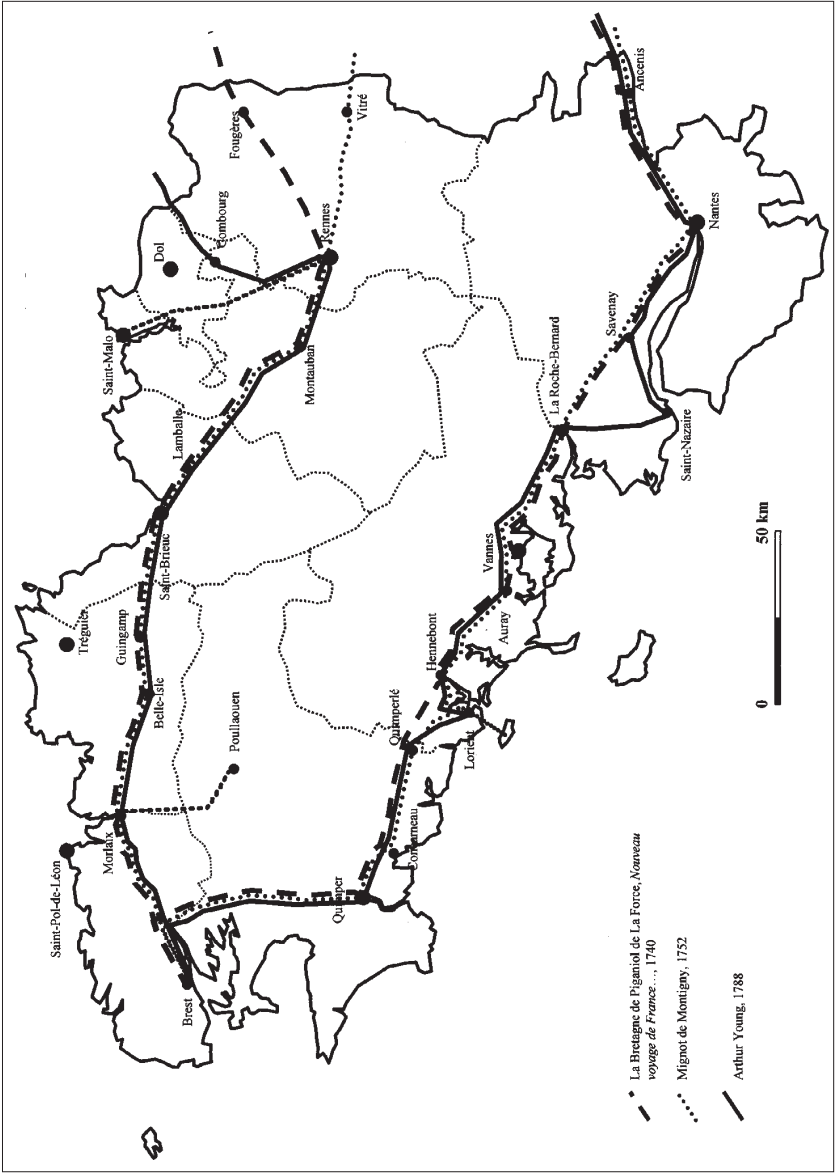


Figure 2 –  
Voyages dans la  
Bretagne du  
XVIII<sup>e</sup> siècle

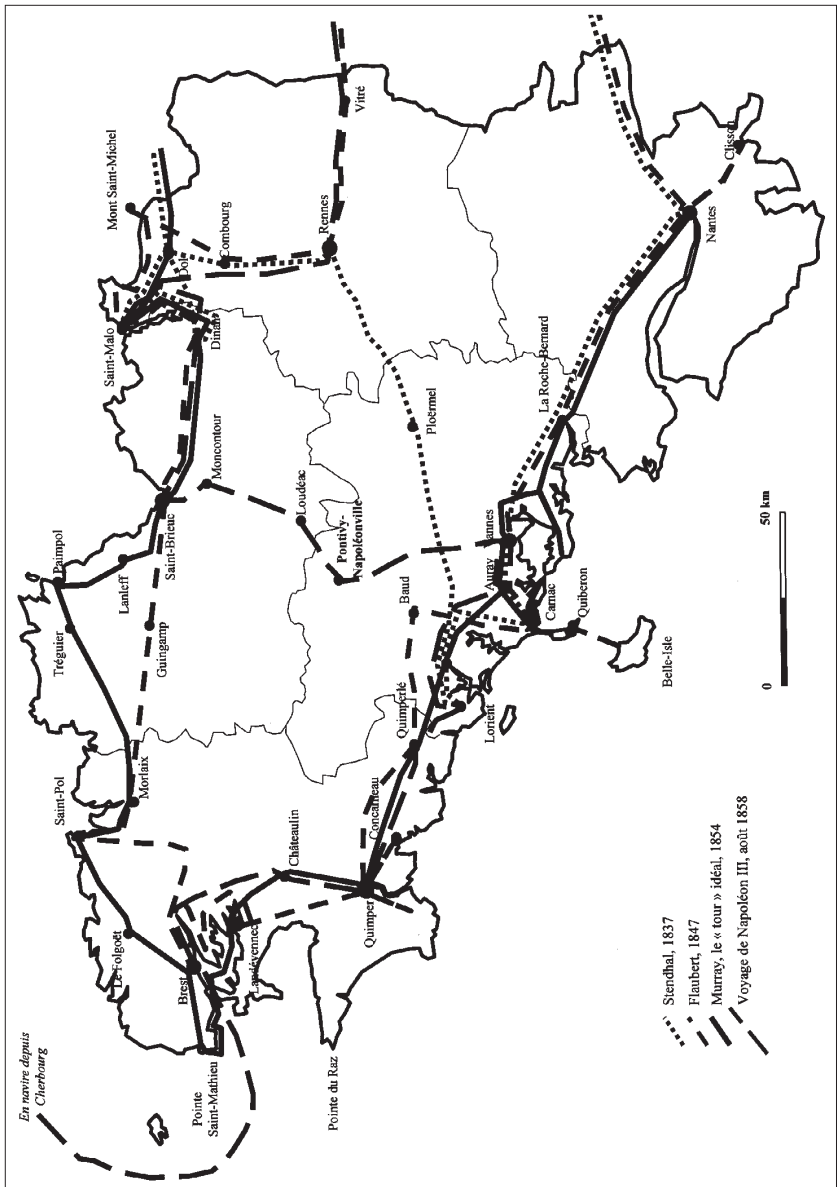
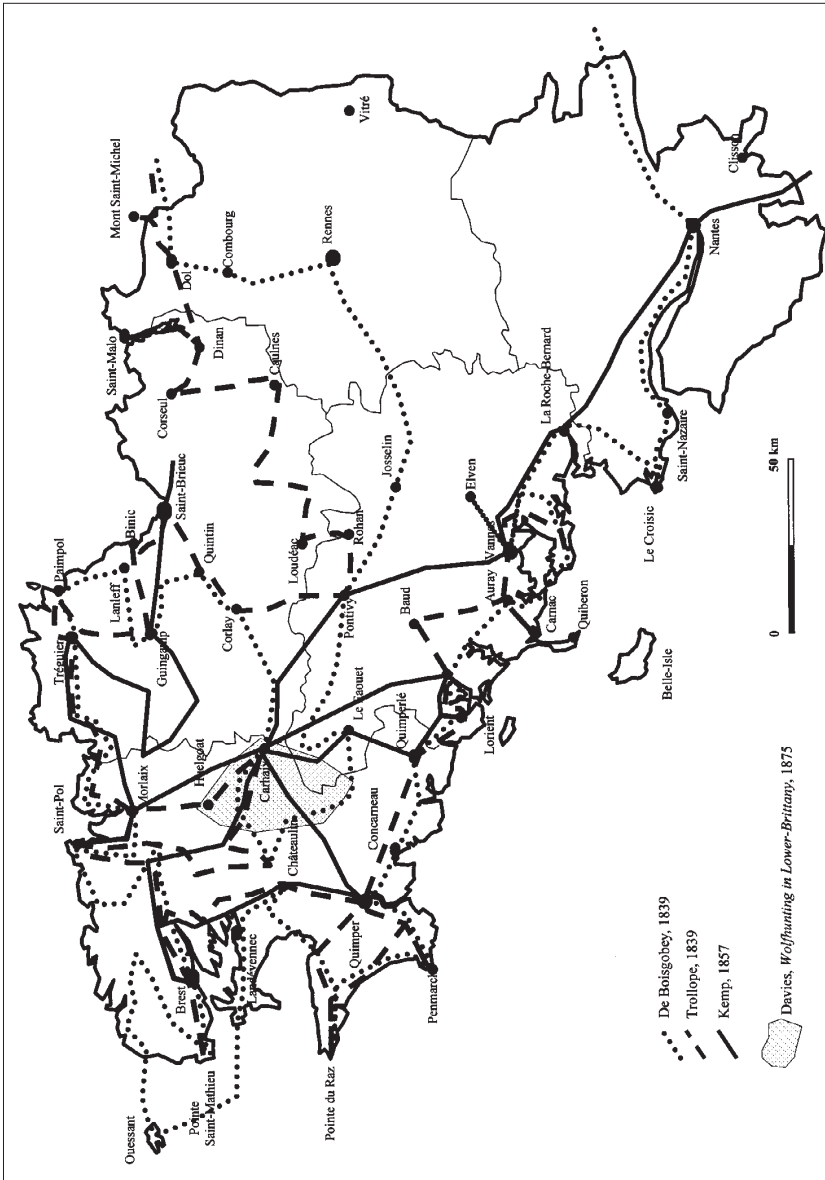


Figure 3 –  
Les voyages en  
Bretagne au  
XIX<sup>e</sup> siècle : une  
Bretagne cen-  
trale toujours  
ignorée





**Figure 4 –  
Les voyages en  
Bretagne au  
XIX<sup>e</sup> siècle : l'at-  
trait pour la  
« sauvagerie »  
de la Bretagne  
centrale**

## RÉSUMÉ

**Nombreux sont les clichés sur l'isolement de la Bretagne centrale, essentiellement rurale, des clichés véhiculés notamment par les voyageurs tant au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle qu'au XIX<sup>e</sup>. Le cas de Pierre-Anne Moisan, marchand de toile de la seconde moitié du siècle des Lumières, permet cependant de s'interroger sur le caractère relatif de cet isolement. Il conduit aussi à repenser, plus largement, la question de l'ouverture – essentiellement culturelle ici – du monde rural à l'époque moderne.**

## ABSTRACT

*There are a large number of prejudiced ideas about the isolation of central and mainly rural Brittany. Those ideas are found, for example, in the writings of 17<sup>th</sup>, 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> centuries' travellers. Pierre-Anne Moisan, a linen merchant of the 2<sup>nd</sup> half of the 18<sup>th</sup> century helps us to rethink this isolation. He helps us too to rethink the openness, mainly cultural, of the rural world of the modern era.*